

CHARLES-DIRAN TÉKÉIAN

Commissaire-Interprète de la Marine

QUATRE ANS DE GUERRE EN ORIENT

L'Action
Franco-Arménienne

PENDANT LA GUERRE

Pages & Souvenirs

LE SAUVETAGE DES ARMÉNIENS DU MONT MOUSSA
PAR L'ESCADRE FRANÇAISE
- LA LÉGION ARMÉNIENNE -



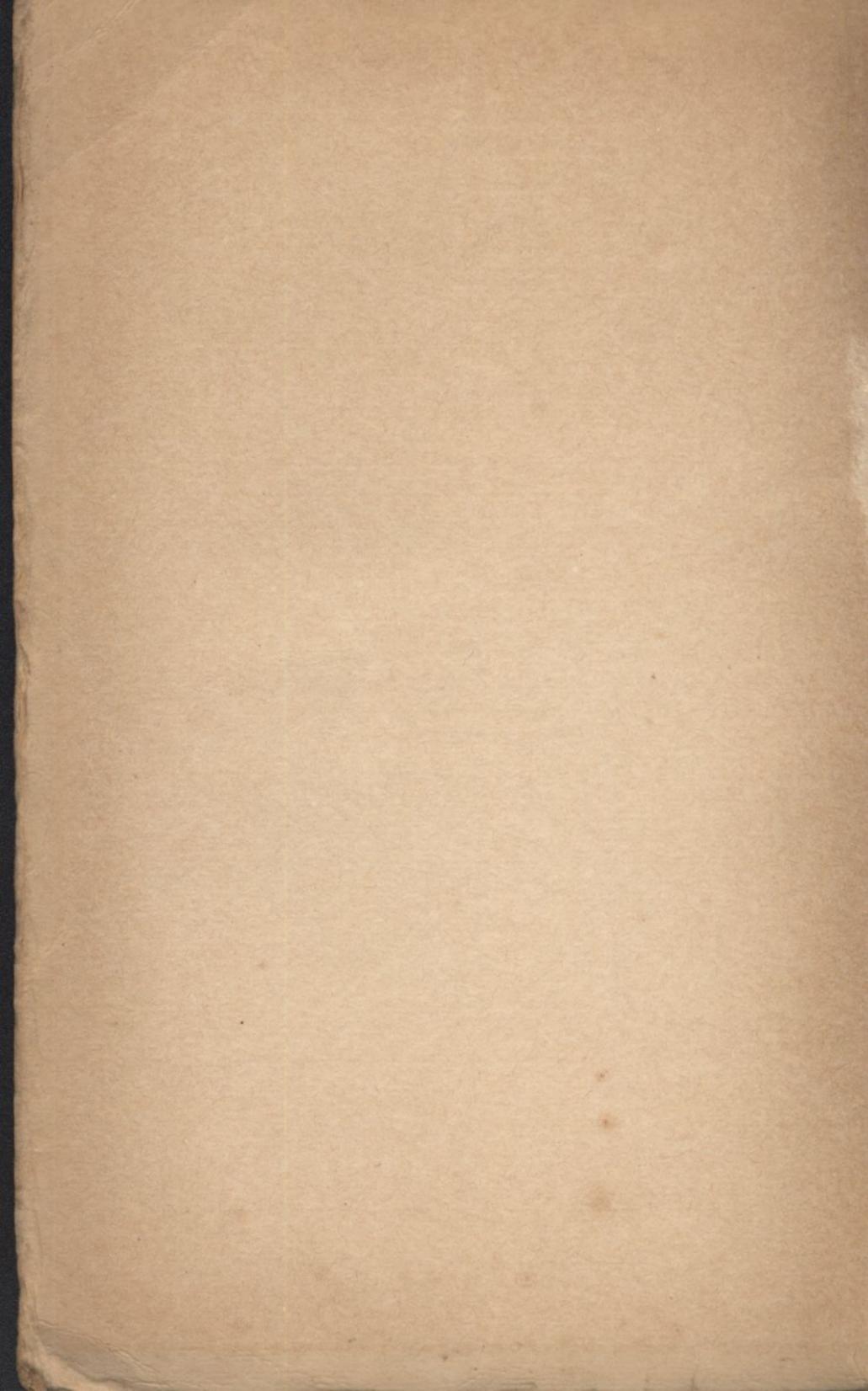
PARIS

ÉDITIONS ERNEST LEROUX

28, RUE BONAPARTE, 28

1919

PRIX : 2 francs



L'Action
Franco-Arménienne

PENDANT LA GUERRE

CHARLES-DIRAN TÉKÉIAN

Commissaire-Interprète de la Marine

QUATRE ANS DE GUERRE EN ORIENT

L'Action
Franco-Arménienne
PENDANT LA GUERRE

Pages & Souvenirs

LE SAUVETAGE DES ARMÉNIENS DU MONT MOUSSA
PAR L'ESCADRE FRANÇAISE
- LA LÉGION ARMÉNIENNE -



PARIS
ÉDITIONS ERNEST LEROUX
28, RUE BONAPARTE, 28

1919

PRÉFACE

Un jour de ma vie la guerre a éclaté. Comme tant d'autres j'ai dû partir là où le sort et mes aptitudes m'appelaient. Je suis parti pour l'Orient et si, par cette autre sublime porte blindée des Dardanelles devant laquelle sont tombés tant de mes excellents camarades, je n'ai pu pénétrer dans le territoire de son plus grand Empire d'hier, j'ai erré néanmoins le long de ses côtes, avec notre vigilante escadre, glanant de-ci, de-là, dans l'action quotidienne et variée, de solides impressions d'abord, un peu d'expérience ensuite.

Français entièrement de naissance et de sentiments, mais appartenant par mes origines à une famille arménienne de vieille souche, il m'a semblé, au premier contact direct que j'ai eu avec le peuple arménien, qu'une mystérieuse mission m'était imposée par le destin. Comme beaucoup et depuis longtemps, je n'entendais que de loin la voix plaintive de l'Arménie. Il m'a fallu cette guerre pour l'entendre de très près. Dans la vallée du Mont Moussa, devant l'action héroïque de cette poignée d'insurgés arméniens, que nous avons heureusement arrachés aux griffes turques, j'ai pu situer, un jour, l'âme véritable d'un grand peuple méconnu, dont toute l'existence n'est qu'un effroyable martyr. J'ai feuilleté les pages de sa superbe histoire, de leurs bouches mêmes j'ai écouté les sanglotantes narrations des fils de massacrés, j'ai entendu, après, leur verbe vengeur et je me suis dit : Non, un peuple aussi grand par son passé, aussi patriote par son présent ne peut pas mourir, malgré

tous les assassinats, malgré l'inexorable plan turc d'extermination que l'Allemagne complaisante appelle une nécessité politique.

Le sauvetage, par notre escadre, des cinq mille Arméniens du Mont Moussa, a donné naissance à un mouvement d'action franco-arménienne en Orient même et cela, malgré les circonstances défavorables du début de la guerre. Sur la terre hospitalière et alliée de l'Égypte, qui nous servait de base et où réside une ancienne et riche colonie arménienne qui a fourni tant de noms et d'éléments de prospérité au pays, ce mouvement a pris son essor tout naturellement, poussé par l'ardente et séculaire sympathie du peuple arménien pour la France. De grands chefs français soucieux avant tout des vraies traditions françaises et de l'intérêt général de notre politique — il y en a encore heureusement — ont encouragé et organisé ce mouvement. A notre premier appel, les colonies arméniennes des pays alliés, après avoir scellé un pacte d'union nationale, nous ont confié un grand nombre de recrues qui ont constitué au début la plus grande partie des effectifs de la Légion d'Orient et ensuite la Légion arménienne de maintenant.

Dans ce mouvement d'action franco-arménienne, sous la direction éclairée de mes chefs, j'ai eu la grande satisfaction de pouvoir jouer un rôle de liaison, heureux de servir la grande cause française en Orient en même temps que celle du plus malheureux des peuples, qui a toujours aimé la France et qui, pour sa régénération, espère en son appui.

J'ai réuni en ce petit volume, sur la demande de beaucoup d'amis et d'arménisants de l'heure actuelle, quelques pages de mes souvenirs de la grande guerre, qui ont trait surtout à l'action franco-arménienne. Elles ont le seul mérite d'être sincères et vécues. Puissent-elles cimenter encore plus si possible l'amitié séculaire des deux peuples et faire comprendre aux uns et aux autres que celle-ci n'est pas seulement une fiction, mais bien une réalité historique et tangible qu'il importe de maintenir aussi vivace dans l'avenir qu'elle le fut dans le passé.

Avril 1919.

LE SAUVETAGE DES ARMENIENS DU MONT MOUSSA PAR L'ESCADRE FRANÇAISE

Le 6 septembre une rumeur court en escadre. On raconte que des chrétiens ottomans se sont révoltés contre les Turcs et que de la côte ils font appel à nous. Le « Guichen » serait déjà entré en rapport avec eux. On dit que c'est une grosse affaire. Ce qu'il y a de certain c'est que nous recevons le soir même ordre d'appareiller avec le « Desaix » et que l'Amiral me fait part, avant l'appareillage, que je vais avoir probablement un rôle intéressant à jouer sur les côtes turques.

Le 8 au matin, nous sommes dans le golfe d'Antioche, on y retrouve le « Guichen », on s'arrête ensemble devant la pointe du Raz-el-Mina, près du petit port de Suédié. C'est là qu'il se passe quelque chose.

Le « Guichen » nous met vite au courant. En passant devant ce point de la côte, son service de timonerie avait aperçu des signaux faits au moyen d'un grand drapeau blanc à croix rouge, que l'on agitait sur une des crêtes du Mont Moussa. Le « Guichen » avait stoppé et envoyé une de ses embarcations vers la terre. Celle-ci malgré la fusillade des Turcs était arrivée à se mettre en rapport avec quelques émissaires des insurgés, venus vers elle à la nage. Près

de cinq mille Arméniens de divers villages s'étaient révoltés à la menace de la déportation, avaient gagné les hauteurs du Mont Moussa et résistaient victorieusement aux troupes turques depuis près de deux mois. Il y avait une très forte majorité de femmes, d'enfants et de vieillards réfugiés dans la vallée et pour les défendre, à peine 800 combattants environ, munis d'armes de tous calibres.

L'affaire était intéressante. Quelques instants après notre arrivée devant le Raz-el-Mina, la « Jeanne d'Arc » elle-même venait y mouiller avec le vice-amiral Dartige du Fournet, commandant en chef de notre escadre. Un signal à bras me faisait appeler immédiatement à son bord. Je me présente à l'Amiral qui après m'avoir narré succinctement les faits, m'abouche avec les émissaires des insurgés, trois sympathiques physionomies de guerriers hirsutes aux prunelles pétillantes et fiévreuses. Je leur adresse la parole en arménien ; leur cœur bondit de joie et leurs faces s'animent ; ils parlent avec volubilité, comme si leurs poitrines longtemps comprimées pouvaient enfin exhaler un long cri retenu de souffrance et d'espoir. Je traduis fidèlement à l'Amiral toutes les péripéties de l'insurrection et les desiderata des insurgés : « Voilà près de cinquante jours que nous tenons la montagne. Mourir pour mourir, nous préférons mourir avec honneur. Est-il possible seulement que vous nous débarrassiez du souci de nos femmes et de nos enfants ? Pouvez-vous ensuite nous fournir des munitions et quelques vivres pour continuer victorieusement la lutte ? Nous aimons la France de toute notre âme et nous combattons, du reste, sous son drapeau... »

L'Amiral était visiblement ému. Ce grand chef qui savait parler, eut des mots pleins d'à-propos et de sentiment, de nobles paroles d'encouragement pour répondre à ces braves. Pour la question du

drapeau français, j'eus bien de la peine à leur expliquer qu'ils n'avaient pas le droit de s'en servir officiellement. Pour eux, le drapeau de la France c'était tout ce qui pouvait signifier révolte et liberté devant l'oppression et la tyrannie, c'était l'étendard de l'affranchissement. « Enlevez le rouge, leur dit l'Amiral Dartige, et continuez à vous servir du bleu et du blanc. Cela n'empêchera pas le cœur de la France d'être avec vous. Pour ce qui est du résultat de notre entrevue, je vais en référer immédiatement à mon gouvernement. »

Les délégués des insurgés furent ensuite ramenés à terre par une embarcation afin de pouvoir transmettre à tous leurs compatriotes le résultat de leur entrevue et les décisions qui avaient été arrêtées d'un commun accord avec nous. En attendant les instructions gouvernementales, il avait été convenu qu'en cas de danger immédiat seulement, les Arméniens devaient agiter un fanion spécial de secours.

La « Jeanne d'Arc » s'éloigna avec l'Amiral, laissant au capitaine de vaisseau Vergos, commandant le « Desaix », la direction des opérations éventuelles avec toutes les instructions nécessaires à cet effet. Le « Guichen » devait nous rejoindre dans les vingt quatre heures pour nous prêter son aide s'il le fallait.

Le lendemain le 9 septembre, à la tombée du soir, en repassant à nouveau devant le Raz-el-Mina, on nous faisait sur les hauteurs le signal de secours convenu. Les Arméniens agitaient le drapeau blanc. Il n'y avait pas à en douter, un nouveau et grave danger devait les menacer, et en prêtant l'oreille nous nous rendîmes vite compte qu'une vive fusillade crépitait au haut des collines. Le capitaine de vaisseau Vergos me faisait appeler d'urgence. « Faites armer une embarcation et allez prudemment vers le rivage pour voir ce qui se passe. » Ma baleinière fut vite

armée et à amples coups d'aviron, tous têtes baissées, nous ne tardions pas à nous rapprocher de la côte. On ne pouvait accoster, mais comme auparavant, deux Arméniens vinrent à nous à la nage. Je les pris dans l'embarcation et m'enquis aussitôt de savoir ce qui se passait. « Les Turcs ont attaqué avec des forces très supérieures aux nôtres, des forces comme ils n'en avaient jamais employées jusqu'ici. Nous résistons, mais nous craignons pour nos femmes et nos enfants ; les munitions s'épuisent et si le combat dure longtemps... Nous avons déjà passablement de morts et de blessés ». J'écoutai ces paroles des nouveaux émissaires arméniens qui osaient à peine avouer leur détresse et je m'empressai d'aller les rapporter à mon commandant.

Que fallait-il faire? Le commandant Vergos était un chef plein de bon sens et de sang froid. Il causa longtemps avec moi et décida ensuite de télégraphier d'extrême urgence la situation à l'Amiral, en insistant sur le fait que les femmes et les enfants couraient surtout un danger imminent.

Le lendemain matin 10 septembre, à la première heure l'ordre nous parvenait de prendre toutes mesures utiles pour protéger les insurgés arméniens et opérer leur sauvetage en cas de nécessité. Le commandant du « Guichen » fut convoqué à bord du « Desaix » où se trouvaient déjà les délégués des insurgés. Ces derniers nous donnèrent toutes les précisions voulues concernant les positions des Turcs et celles de leurs compatriotes. On demeura d'accord d'envoyer au préalable des embarcations vers la terre pour ramener les blessés arméniens et de bombarder aussitôt après les principales positions turques de façon à briser d'abord l'effort des assaillants et de nous permettre ensuite d'évacuer plus sûrement les insurgés ou tout au moins leurs familles. Il y avait un intérêt majeur à exécuter ces opérations

dans les délais les plus brefs car la situation pouvait s'aggraver à tous moments.

Notre plan d'action fut scrupuleusement mis à exécution. Dès que les blessés furent ramenés à terre le « Guichen » ouvrait le feu dans la direction du village de Kaboussieh sur la gauche des positions arméniennes et le « Desaix » sur la droite, les Turcs les pressant des deux côtés à la fois comme dans un étau qui allait sans cesse en se resserrant davantage.

Grâce à la précision de notre tir qui porta en pleins buts, les résultats ne se firent pas attendre. Les Turcs, affolés par la chute de nos obus de gros calibres, prirent la fuite de toutes parts et du bord nous pouvions suivre avec nos jumelles ce spectacle intéressant de débandade en même temps que la poursuite des Arméniens qui étendirent leurs positions dans de notables proportions.

Le bombardement terminé, nous ne tardâmes pas à avoir son compte-rendu détaillé par les Arméniens qui nous envoyèrent aussitôt de nouveaux délégués. Ceux-ci, débordant de joie, se précipitèrent sur nous, serrant la main de tous, officiers et marins. « Merci, merci pour les canons » disaient-ils naïvement, et ils embrassaient leurs puissantes volées, comme des enfants ivres de joie et de bonheur. Désormais le sort de nos braves Arméniens pouvait nous paraître hors de danger, l'ennemi était suffisamment éloigné pour nous permettre d'envisager la possibilité du sauvetage.

L'OPÉRATION DU SAUVETAGE

Le 11 septembre au soir, toutes les mesures de précaution ayant été effectuées, le sauvetage des Arméniens du Mont Moussa fut décidé. Par ordre de l'Amiral et du Commandant Vorgos, commandant du *Desaix* qui avait la direction de l'opération, j'étais désigné pour procéder à terre même à l'évacuation des Arméniens.

Le lendemain à 4 heures du matin, une première embarcation me conduisait vers la terre pour prendre mes fonctions. Mais la mer était houleuse comme jamais elle ne l'avait été jusqu'alors, la petite plage caillouteuse où l'on devait accoster était inabordable. Déjà une foule bigarrée et impatiente grouillait là, attendant les événements. En vain notre frêle embarcation essayait d'approcher la côte; les lames qui venaient se briser contre les récifs environnants la repoussaient et menaçaient de la détruire contre eux. Les radeaux que nous avions effectués par nos moyens de bord et que l'on essayait d'amarrer à la terre, craquaient à chaque instant avec leurs amarres. Et l'on était là au milieu des clameurs de la mer, au milieu des cris de la foule, le visage fouetté par de continuels embruns qui dépassaient de très haut notre embarcation, persévérant malgré tout à aborder coûte que coûte le

rivage et à y installer, dans le plus bref délai, nos moyens de sauvetage.

Soudain un mouvement anormal se produisit à terre. La cohue grouillante des femmes et des enfants s'agita dans un sens puis dans l'autre, des hommes au pas de course s'élançèrent vers la montagne, des voix distinctes parvinrent jusqu'à nous : Les Turcs attaquent ! les Turcs attaquent ! L'instant était critique ; il pouvait être tragique ; quelle immense et facile cible pouvait être pour le Turc défait et inexorable ce troupeau serré de femmes et d'enfants !

Sans perdre mon sang-froid et d'accord avec mes camarades dirigeant la manœuvre je filais aussitôt à toute vapeur, avec mon embarcation, pour aviser le commandant du *Desaix* de ce fait nouveau et prendre ses instructions.

Le commandant Vergos comprit et envisagea calmement la situation. Il me fit donner un cordial, et pendant que je changeais mes effets, car j'étais trempé d'eau de mer jusqu'aux os, il me détailla ses précises instructions.

J'allais quitter le *Desaix* et le commandant donnait des ordres aux autres bâtiments qui nous environnaient de défendre utilement les Arméniens menacés, lorsqu'une seconde embarcation accosta le *Desaix* et nous annonça que les Arméniens avaient immédiatement repoussé les Turcs et que tout danger était passé.

Cela était préférable et arrangeait bien des choses. Je retournais aussitôt sur les lieux du sauvetage, frais et dispos, pour exécuter ma mission, dont les débuts avaient été, avec la mer, suffisamment houleux.

La mer s'apaisa du reste quelque peu avec l'ascension du soleil et après quatre heures encore d'efforts, nous pûmes enfin accoster la plage par l'en-

tremise des radeaux que l'on était parvenu à installer tant bien que mal.

L'opération de l'évacuation pouvait régulièrement commencer. J'avais fait donner la veille des ordres à tous les combattants arméniens de conserver jusqu'à la dernière limite la totalité de leurs positions ; seuls quelques-uns d'entre eux devaient venir nous aider sur la plage, mais aucun homme ne devait embarquer avant les femmes et les enfants. C'est grâce à cette mesure de discipline que les Turcs avaient été si vite repoussés dans leur tentative du matin, c'est grâce à cette mesure ensuite que nous devions avoir jusqu'au bout et malgré la fureur de la mer et toutes les difficultés qu'elle nous occasionnait, le succès le plus complet.

Aussitôt débarqué sur la plage, je m'occupais de canaliser l'évacuation des réfugiés village par village. Il n'y avait pas une minute à perdre, car à tout instant les Turcs pouvaient recevoir du renfort et recommencer leurs attaques. Accompagné par quelques insurgés et par mes braves matelots, j'exhortais de partout la foule à la patience, assurant que chacun partirait à son tour et que tout le monde serait évacué. Les femmes et les vieillards m'embrassaient les mains et les pieds, d'autres criaient en français ou en arménien : Vive la France ! et se pressaient autour de moi pour me poser mille questions enfantines : Dois-je emporter mon beurre ? Avez-vous de l'eau à bord ? Inconscience sublime et bien compréhensible du danger menaçant !

Devant cette multitude d'héroïques révoltés qui avaient eu le courage de préférer la lutte à la reddition et qui voyaient maintenant apparaître à l'horizon la voie et les vaisseaux de la délivrance, comment ne pas s'émouvoir ! Il me sembla que cette mission de les sauver m'avait été confiée par un mystérieux destin qui, sous mon uniforme d'officier

français, remuait en moi tout ce qu'il y avait d'idéal, de sentiments profonds, généreux et peut-être ataviques. La voix de la France, cette grande voix qui m'a tout entier formé et bercé, faisait écho dans mon cœur à la voix souffrante de l'Arménie, qui, elle, avait dû jadis bercer les rêves de mes lointains et fiers aïeux.

Bien que toujours gênée par l'état de la mer, l'opération de sauvetage se continua pendant toute la journée. Les braves matelots encadraient et accompagnaient à la nage les radeaux sur lesquels se tenaient entassées de véritables grappes humaines; parfois une planche du radeau se brisait; quelques cris; la grappe s'égrenait à la mer, mais les matelots avaient vite fait de tout remettre en état et d'amener jusqu'aux embarcations, souvent sur leurs épaules mêmes, tous les passagers du départ.

À la tombée de la nuit nous avons évacué près de 3.000 femmes, enfants et vieillards sans le moindre accident.

Ma journée avait été bien remplie. Il restait pour le lendemain 13 septembre à évacuer encore les femmes et les enfants d'un village, puis en dernier lieu tous les combattants. Ceux-ci ne voulaient pas quitter leurs chères montagnes; ils nous avaient redemandé, comme lors de leur première entrevue avec l'Amiral, des armes et des munitions pour continuer la lutte jusqu'au bout, mais nous n'étions pas en état de les aider immédiatement et l'ordre était venu de les évacuer aussi. Cet ordre les avait consternés mais il leur fallait s'y plier, sous la menace de se trouver désarmés en face de l'ennemi. Leur évacuation fut certainement la phase la plus émouvante de nos opérations.

UNE MISSION SACRÉE

L'évacuation des Combattants

Quand la dernière des femmes, le dernier des vieillards ou des enfants fut embarqué, les vingt postes arméniens abandonnant au même instant leurs positions montagneuses rejoignirent de divers côtés la plage, et je vis alors déboucher des vallons, par petits paquets, de solides et fiers guerriers, la poitrine ornée de cartouchières. Soudain le bruit d'une fusillade nourrie se fit entendre au sortir de l'un de ces vallons et comme je m'enquerais de ce qui se passait (j'avais expressément interdit tout bruit d'armes à feu pour ne pas éveiller l'attention de l'ennemi) on me répondit que les insurgés saluaient ainsi leur chef; et je l'aperçus s'avançant au même moment sous le pli d'un étendard blanc et bleu, le drapeau français sous les couleurs duquel les insurgés du Djebel Moussa avaient mené la lutte contre les Turcs et à qui, suivant les ordres de l'Amiral, on avait enlevé la bande rouge. Ce chef c'était Esafe Yacoubian, un homme admirable de calme et de dignité simple, le front ceint d'une étoffe qui retombait en couvre-nuque comme les insurgés arméniens du Sassoun, la poitrine bourrée de cartouches, le regard à la fois triste et allumé. Un petit état-major de héros hirsutes le suivait et il avançait lentement sous l'arc des fusils que ses

hommes entrecroisaient sur lui tout au long de sa route. J'allais vers Yacoubian et après lui avoir affectueusement serré la main et l'avoir félicité de sa courageuse résistance, je lui faisais part des ordres de mes chefs. Il fallait quitter le Mont Moussa et embarquer immédiatement. La montagne était maintenant sans défense et nos mouvements d'embarcations pouvaient être pris sous le feu de l'ennemi si celui-ci avait le temps de s'approcher de la côte. « L'ennemi est loin, le lâche Turc s'est terré depuis votre bombardement, son attaque d'hier n'a été qu'un simulacre, n'ayez crainte — me répondit Yacoubian — mais, voyez-vous, nous ne pouvons abandonner de gaité de cœur notre patrie aimée, ces lieux qui sont les nôtres depuis des siècles et où nous venons de lutter victorieusement pendant cinquante jours contre un ennemi bien supérieur en nombre. Ah ! si vous nous laissiez continuer la lutte ! » Comme je lui laissais comprendre qu'il n'y avait pas à insister, tous alors, chefs et soldats adressèrent un dernier adieu à leurs chères montagnes.

Sur la plage un immense autodafé flambait déjà. Des réfugiés, avant de s'embarquer, l'avaient allumé après avoir entassé pêle-mêle tous les objets encombrants qu'ils ne pouvaient emporter et qu'ils ne voulaient pas laisser entre les mains des Turcs. Matelas, couvertures, provisions de bouche, articles de ménage, tout était là confondu sous l'action du feu et les flammes montaient, montaient toujours plus haut. Les insurgés du mont Moussa avaient aussi avec eux un important troupeau de bétail ; la plupart des bestiaux avaient déjà été poignardés, mais d'autres restaient encore vivants ; on les parqua sans issue près du foyer de l'incendie et leur chair alimenta aussi l'infurnal autodafé, comme un holocauste sublime à la liberté naissante...

Lorsque le dernier des insurgés du mont Moussa eut été évacué au milieu d'un brouhaha plus tragique que celui du début de l'opération, râles sinistres d'animaux brûlés vifs, crépitement d'objets de toutes sortes qui se brisaient sous l'action des flammes, avec, par dessus tout, sans cesse, le bruit de la mer démontée, je quittais la plage à mon tour. Un nuage d'épaisse fumée la voila bientôt à mon regard, et pendant que les vaillants réfugiés du Mont Moussa voguaient déjà vers la terre hospitalière d'Egypte, après avoir recueilli leurs blessés nous continuions, nous, notre croisière réglementaire.

Septembre 1915

IV

EPISODES DU SAUVETAGE

L'Enfant arménien

Victor Hugo a chanté l'enfant grec qui demandait de la poudre et des balles pour défendre l'indépendance de son cher pays. Quel autre poète chantera l'héroïsme de ce gamin de douze ans qui nous fut un jour, de force, amené par les chefs insurgés arméniens. Blessé au bras d'une balle turque qui le lui avait traversé de part en part, n'ayant pour tout pansement sur sa blessure qu'une feuille de frêne, il continuait depuis une semaine, sans interruption et sans vouloir se faire soigner, à faire le coup de feu contre les Turcs avec un antique fusil de chasse.

A peine conduit à bord et transféré à l'infirmierie, l'enfant a gagné toutes les sympathies. Je l'interroge, il s'appelle Enovk, il est orphelin de père et de mère; ceux-ci ont été massacrés par les Turcs. On l'entoure, on le questionne encore; il n'est point timide, son regard est celui d'un lionceau et ses sourires qu'il distribue à profusion sont ceux d'une fillette. On lui offre des douceurs, on lui demande ce qu'il désire. « Donnez-moi un bon fusil et laissez-moi retourner me battre » répond l'enfant... On lui panse sa blessure béante; son visage se contracte, il se tord de douleur, mais ne pousse pas un seul cri; puis quand c'est fini, il sourit comme toujours.

Les marins, les officiers se l'arrachent. Il regarde une barre de chocolat qu'on lui offre, comme quelque chose d'étrange. Il ne connaît pas cela, le petit pâtre d'Arménie. Il essaie cependant avec méfiance, il croque, recroque ; une pause et puis c'est le sourire. Enovk a trouvé que c'était bon.

Le soir le maître voilier l'accapare. Il lui soutire ses bottes d'ancêtre montantes jusqu'aux cuisses, lui fait sa toilette et le couche à ses côtés. Le lendemain matin Enovk apparaît sur le pont, tout propre, le bras en écharpe, vêtu en petit mousse, un béret à pompon rouge négligemment rejeté en arrière et laissant paraître une chevelure bien taillée et un commencement de raie impeccable. Il sourit, sourit à tout le monde et nous dit bonjour en français.

Son regard vif et intelligent va et vient sur tous les objets qu'il aperçoit à bord, mais, devant les rateliers d'armes bien polies et bien rangées, il stoppe, comme soudainement fasciné. « Ah ! si je pouvais posséder une arme comme celles-là » me dit-il malicieusement, et pour le satisfaire il faut lui promettre qu'après sa guérison, on lui en donnera une.

Enovk est resté une semaine avec nous. Nous voulions en faire l'enfant du bord, mais cela n'a pas été administrativement possible. Il est maintenant au camp des réfugiés de Port-Said.

L'Aïeule

L'embarquement touche à sa fin. Il ne reste plus que quelques combattants qui, avant de partir, poignent rageusement les dernières bêtes qui çà et là errent encore. Mais voilà que de la vallée lentement s'achemine, sur une mule essouffée, une loque humaine attachée à sa monture et pantelante, les

pieds en sang et le visage cadavéreux. Est-ce un homme? Est-ce une femme? On ne sait au juste. Une pitié immense nous envahit à la vue de cet impressionnant spectacle. Je questionne les chefs et l'on m'apprend que c'est une vieille femme, centenaire peut-être, qui depuis des années vivait seule et sans famille dans un coin de la montagne, là-bas, on ne sait exactement où et comment. Elle ne peut plus parler, elle ne sait que gémir. « Excusez-nous, me disent les chefs, nous l'avons arrachée à sa retraite pour qu'elle ne reste pas entre les mains des Turcs, car ils l'auraient certainement achevée. »

Y avait-il intérêt à la prendre avec nous? Survivrait-elle à toutes les commotions du sauvetage et de la mer houleuse? Ces questions n'avaient pas à se poser à notre esprit. Il fallait la sauver, elle aussi. Un ordre bref et nos braves marins la détachèrent de sa monture, la prirent sur leurs épaules et l'amenèrent, avec mille soins, jusqu'aux embarcations.

Je crois savoir qu'à peine arrivée à Port-Saïd elle s'est éteinte comme une lampe sans huile à l'hôpital du camp, emportant avec elle le secret de son existence, qui sait combien douloureuse de paysanne arménienne, d'aïeule peut-être dont les enfants, victimes du Turc, errent comme tant d'autres sur des continents très lointains et plus hospitaliers.

L'Immersion

On vient d'amener à bord tous les blessés sérieux du Mont Moussa. Les moins grièvement atteints ont été embarqués sur le *Guichen*. Les docteurs se dépensent sans compter avec un admirable dévouement. Vanian, un des chefs les plus vaillants de l'insurrection, succombe le premier dans les affres de la gangrène gazeuse. Sans hésitation, le com-

mandant Vergos ordonne l'immersion immédiate sous les plis du pavillon français. L'équipage et les officiers sont rangés, tête nue ; un Arménien récite un « pater », les clairons sonnent aux champs et la dépouille du malheureux descend lentement vers les profondeurs de cet immense tombeau qu'est la mer. La cérémonie est terminée. Au loin nos bâtiments sauveteurs appareillent en file vers la terre de repos et de liberté, pendant qu'un cri de reconnaissance émue s'élève de ces milliers de cœurs meurtris et opprésés : Vive la France !

A bord du *Desaix*,

Septembre 1915.

EN LONGEANT LES CÔTES TURQUES

Nous longeons les côtes turques de la Caramanie et de la Cilicie, et des hautes cîmes superposées du Taurus qui, graduellement, s'enfoncent dans l'intérieur, toutes revêtues de neige, une bise glaciale s'étend vers nous et nous fouette le visage. Nous faisons les cent pas sur le pont et la houle ne nous permet pas toujours de les faire d'aplomb. On va, on vient quand même, oscillant comme des balanciers. Nos yeux suivent la côte et devant eux se déroule un film à la fois pittoresque et impressionnant. Nous entrevoyons tour à tour toutes les villes d'antan et du présent, villes mortes de la Cilicie romaine et arménienne, villes assoupies de l'Empire ottoman qui s'écroule. Depuis près d'un an il n'y a plus d'existence sur ce littoral, les pêcheurs ont rentré leurs filets et après quelques tentatives audacieuses, les marins ont été obligés de changer de profession.

Derrière ces blanches et inégales murailles qui bordent la côte, on a l'impression qu'il se passe quelque chose. Après le coucher du soleil, les longs crépuscules laissent par dessus les cîmes neigeuses de pâles teintes de sang, qui semblent monter de la plaine en s'estompant, et quand à l'approche des ténèbres la brise devient plus forte, on dirait que des échos de plaintes affreuses arrivent, en se répercutant, de la terre jusqu'à nous. Craquements de

forêts lointaines, torrents qui s'écoulent, avalanches de neiges peut-être, avec, par dessus tout, le bruit des flots qui s'abîment sur le rivage. Mais je crois apercevoir, sur les routes tortueuses de l'intérieur, de longues théories de fantômes qui passent en nous tendant les bras, figures pâles avec des stigmates d'effroi et de douleur, enfants qui se cramponnent aux seins de LEURS MÈRES, vieillards aux barbes d'ancêtres, courbés sous le poids des ans et des fardeaux. Plusieurs tombent. Je vois du sang dans la neige. Quelques-uns se relèvent, pendant que des vallons escarpés d'autres débouchent encore innombrables, et la caravane interminable des fantômes blancs de neige et rouges de sang avance lentement en nous tendant toujours les bras...

Dans le fracas de la nature ce sont pourtant bien des voix humaines que j'entends maintenant ; elles implorent notre secours. Marins de France, mes amis, mettons nos embarcations à la mer, comme devant le Djebel Moussa... Mais on ne voit plus la terre et les fantômes ont disparu. Hélas, c'est la nuit noire et profonde. Comme toutes les nuits, dans la montagne et sur la côte, les feux de l'ennemi s'allument. Dans le ciel, sans astres, il n'y a que de lourds nuages, précurseurs de l'orage, qui luttent comme nous avec le vent, étouffeur des plaintes humaines.

A bord du *Desaix*.

Novembre 1913.

VI

DANS L'ILE MYSTÉRIEUSE

Elle est vaste comme dix fois l'île Pomèque ou l'île Ratonneau, elle est provençale aussi, bien qu'à quelques centaines de mètres de la côte cilicienne, et c'est moi, né provençal mais de souche cilicienne, qui en suis le souverain autocrate et absolu. La guerre a tellement de coïncidences et de bizarreries mystiques, qu'il ne faut plus s'étonner de rien. Mon île était habitée à l'époque byzantine par de riches seigneurs ; des villas en ruines, dont je découvre sous des amas formidables de décombres les parterres mosaïques, me l'attestent aussi bien que les monnaies qu'on ramasse comme des cailloux sur la plage. Pour l'instant elle est habitée par d'astucieuses vipères, qui entre toutes les fissures des rocs en lames de couteau, font apparaître leur tête triangulaire avec l'air de se demander quels sont ces intrus ? Ces intrus c'est moi avec ma milice arménienne d'occupation.

On m'a envoyé ici en villégiature, comme autrefois les féodaux d'en face, pour être plus près de l'ennemi et pouvoir causer ensemble. C'est un poste du plus haut intérêt qu'envient bien des camarades désireux d'action.

Il n'y a pas un toit, pas une tente ; je loge dans un dug-out taillé dans le roc. Je ne suis plus à l'époque byzantine mais à l'âge préhistorique. Je recule, mais

cela ne fait rien, l'ennemi ne me voit pas et ne doit pas me voir.

J'ai une chèvre, deux agneaux, douze poulets. Je vais pouvoir faire de l'élevage, bien que mes prairies soient plutôt maigres. Je tiens par dessus tout à ma chèvre qui suffit à peine à me fournir mon petit déjeuner du matin que l'autre jour un envieux serpent m'aurait ravi de ses mamelles même, sans l'intervention de Hapet, mon dévoué maître d'hôtel.

Comme personnel je suis bien monté ; chacun de mes hommes a ses titres et ses spécialités ; une qualité seule leur est commune, celle de l'héroïsme et de la bravoure. Ma milice effectivement est composée des plus vaillants insurgés du Djebel Moussa, avec, à leur tête, leur chef Esaïe. C'est lui-même qui me les a choisis. Tous m'aiment et tous sont prêts à tous les sacrifices. Avec de pareils hommes on peut faire de la bonne besogne. Quand je demande des volontaires ils le sont tous et Bédou le borgne, qui est mon masseur à ses moments perdus, me ramène, à chacune de ses expéditions sur la côte en face, du tabac de la régie ottomane et un quotidien de Constantinople.

L'autre soir, à la tombée de la nuit, un de mes postes me signale un sous-marin en vue — il en est passé un il y a quelques jours déjà à proximité de l'île. Aurions-nous été repérés et celui-ci viendrait-il cette fois nous cueillir ? Je vais observer, en rampant à travers les rochers du rivage. Ce sous-marin n'est heureusement qu'un vol de mouettes qui s'est posé sur l'eau et que, dans la pénombre, les sentinelles méfiantes ont pris pour le monstre boché. On rit, il n'y a pas à réprimander, car cela prouve que la veille est bonne et il le faut bien, car nous sommes seuls à nous protéger et à nous défendre, sans aucune communication possible avec nos bases. On nous ravitaille à peu près toutes les quinzaines et voilà

même près d'un mois que nous n'avons rien reçu. Les agneaux ont été mangés depuis longtemps, les douze poulets sont morts et ma chèvre s'éteint doulousement. Mes hommes sont à la ration du riz bouilli, ils fument de l'herbe dans des feuilles et demain il n'y aura plus d'eau à boire. Bah! on ne s'en fait pas pour si peu, on ira en chercher en face. Il y a une source dans un vallon, où nous voyons s'abreuver hommes et bêtes de l'ennemi; il faudra y aller de nuit pour ne pas les rencontrer. Je monte une expédition à cet effet, en prenant toutes les précautions voulues et en faisant sérieusement armer notre petite barque qui prend des airs de dreadnought. Cette fois aussi l'expédition réussit et il n'y a pas de casse, même pas dans les dame-jeannes de verre. On se rince le gosier; cette eau est incontestablement meilleure que celle à goût de pétrole que nous envoyait autrefois, dans des bidons de l'*Asiatic*, notre service de ravitaillement. J'y ajoute quelques gouttes de raki, les dernières que je possède, et la joie revient sur tous les visages. Ce soir j'entendrai encore comme avant, à l'heure des ténèbres, monter des excavations de rochers où s'abritent mes hommes, ces lentes mélopées arméniennes que rythme un daoul de fortune. Ils chanteront l'air si impressionnant de « la Nuit sombre et du grand Khan » pendant que mon cerveau ruminera quelque nouveau plan d'action.

Voilà, c'est décidé. Je donne mes ordres et monte de nouvelles affaires. Des transes, des transes affreuses comme toujours, mais des résultats très satisfaisants qui vous les font vite oublier et que l'on couche en de longs rapports. S'il n'y avait pas eu un petit vent favorable l'autre nuit dans nos voiles, on se retrouvait chez le Grand Turc et ce n'eut pas été *rigolo*. Nous avons notre étoile, comme les rois mages, à moins que ce ne soient les cigognes innom-

brables qui sont inopinément venues nous visiter il y a quelques jours qui nous portent bonheur.

Grand événement ! Aujourd'hui à l'aube, un navire m'est signalé, se dirigeant dans la direction de mon domaine. Serait-ce enfin le ravitailleur ? Que nenni, c'est un yacht armé anglais qui vient nous visiter avec des autorités militaires considérables à son bord. Je mendie d'abord quelques victuailles qui me sont accordées très volontiers et l'on décide ensuite une grosse opération sur le territoire ennemi, un coup d'audace qui s'impose absolument. Il s'agit de détruire un dépôt de pétrole sur un point de la côte turque, où les sous-marins sont présumés devoir se ravitailler. C'est moi seul qui serait de corvée cette fois-ci, car l'affaire doit être menée exclusivement par des officiers. Le staff anglais l'a décidé ainsi, mais Esafe et mes hommes ne l'entendent pas de cette façon, ils ne veulent pas me laisser partir seul et j'ai toutes les peines du monde à me séparer d'eux. Le yacht s'éloigne cependant et après quelques heures, on atteint le but. On débarque quelques-uns sans tambour ni trompette, la sentinelle turque surprise vient au-devant de nous, se courbe en salamalecs et nous fait visiter les lieux. On lui offre des cigarettes à bouts dorés et les mêmes allumettes qui ont servi à éclairer nos cigarettes, suffisent à mettre le feu au dépôt de pétrole et de benzine qui devient bientôt un foyer d'incendie formidable dont les flammes noires doivent s'apercevoir très loin dans le pays. L'opération menée rapidement a bien réussi. Le yacht me ramène à mon île. Deux jours après, hélas ! celui-ci devait sauter sur une mine. *That is life, during the war...*

Un petit point blanc à l'horizon, qui grossit et s'approche. Cette fois c'est bien le ravitailleur, le voilier grec qui est destiné à notre service et que l'on ne revoyait plus depuis longtemps. Enfin on va pou-

voir manger un peu à sa faim et surtout fumer. Fumer c'est pour l'oriental un besoin naturel comme celui de boire ou de manger et la question du tabac est tout un problème pour celui qui a à diriger des collectivités orientales. Il faut voir avec quelle anxiété mes hommes suivent du regard le point blanc qui approche. Le voilier est bientôt dans nos eaux et je n'ai pas besoin de désigner des corvées pour faire son débarquement. Il nous apporte tout un lot de vivres frais. Pour midi j'ordonne un menu royal. On immolera des agneaux, il y aura du pilaf au beurre et un café d'honneur. Ce menu, mes hommes ne l'auront pas volé. Sous l'effet des privations de ces dernières semaines, je les voyais dépérir sérieusement.

En même temps que les vivres, le voilier m'apporte aussi l'ordre du retour. Ma mission est terminée, et c'est le cœur gros que je vais quitter, après ces quelques mois d'existence préhistorique et hasardeuse, mes fidèles auxiliaires, tous ces braves Arméniens qui ont su, une fois de plus, faire si simplement leur devoir. Les voilà tous rangés sur la petite jetée qui nous sert d'embarcadère. Je leur serre affectueusement la main et j'ai pour chacun d'eux quelques mots de gratitude. Le voilier prend le large et mes yeux s'humectent de larmes, à voir encore là-bas, sur les rocs émergents, tous ces bons garçons qui suivent du regard l'esquif qui ramène au gré du vent vers les terres civilisées celui qui avait eu l'insigne honneur d'être pour un instant leur chef simple et dévoué.

Août 1916.

COMMENT EST NÉE LA LÉGION ARMÉNIENNE

Les Arméniens du Djebel Moussa que nous avons sauvés, n'avaient pu supporter volontiers de quitter leurs montagnes et d'abandonner la lutte contre le Turc maudit. Leurs cœurs débordaient de haine et du désir de vengeance. Chaque jour je recevais des délégations d'entre eux qui venaient m'exposer quelque aventureux plan d'action. Mes chefs comprirent aisément qu'on ne pouvait laisser toute cette vaillante jeunesse piétiner sur place dans le sable du camp de Port-Saïd. L'Etat-Major naval de Port-Saïd s'intéressa à elle, et bientôt on commença à donner à ceux qui le désiraient une instruction militaire spéciale, au camp même des réfugiés. Le capitaine de frégate Benoist d'Azy, commandant du *Jauréguiberry*, fut chargé de cette mission. Il déploya toute son énergie bien française à augmenter le nombre des recrues, en intensifiant progressivement l'instruction militaire. L'Etat-Major m'adjoignit au commandant Benoist d'Azy pour la direction de ce mouvement et nous pûmes enregistrer bientôt de surprenants résultats.

En peu de temps une compagnie fut parfaitement instruite et prête, en cas de besoin, à l'action. C'est alors que se posa la question de l'utilisation de cette jeunesse ardente, et grâce à nous, militairement éduquée.

La compagnie des Arméniens du Djebel Moussa fut le noyau de la Légion. Les Arméniens doivent beaucoup à la mâle énergie de ces montagnards aguerris qui surent d'abord tenir en échec les Turcs dans leur pays et s'organiser ensuite, sous nos ordres, avec beaucoup de patriotisme et de discipline.

Le chef de bataillon Romieu, de la Légion Etrangère, arriva de Paris avec la mission de prendre en mains non seulement le mouvement déjà créé parmi les réfugiés du Djebel Moussa par la Marine, mais aussi le mouvement arménien d'Egypte qui, encouragé par l'appui militaire prêté par la France à la jeunesse du Djebel Moussa, se manifestait dans le sens d'une instruction militaire plus étendue.

La Marine transmit donc sa mission à celle du commandant Romieu et me détacha à cet effet auprès de sa personne. Les Arméniens du Djebel Moussa, voyant leurs aspirations se réaliser graduellement, répondirent les premiers à notre nouvel appel qui leur reconnaissait la qualité officielle de soldats français auxiliaires. La totalité des hommes en état de porter les armes, près de six-cents volontaires, s'inscrivirent et l'effectif de la compagnie initiale instruite par la Marine fut ainsi largement doublé.

Pour les Arméniens d'Egypte la situation était plus délicate. Je pouvais, vis-à-vis de mes chefs, me porter garant de la jeunesse du Djebel Moussa que je connaissais à fond depuis le jour mémorable où il m'avait été donné de contribuer à son sauvetage, mais pour celle de l'Egypte je ne pouvais tant m'avancer. Les rivalités de partis politiques m'effrayaient de prime abord et le commandant Romieu s'en préoccupait aussi beaucoup.

Avant tout et puisque c'était un mouvement national arménien qui naissait sous l'égide de la France, il fallait faire l'union des partis arméniens, pour travailler plus sûrement et d'accord avec eux.

Je connaissais suffisamment le patriotisme des Arméniens d'Égypte comme d'ailleurs. L'heure était solennelle, la Haute-Arménie était déjà libérée du joug turc par les troupes russes victorieuses, un désir immense d'action arménienne organisée et nationale secouait tous les cœurs. L'atmosphère était favorable.

Des amis arméniens me prièrent, en ma qualité d'officier français d'origine arménienne, de provoquer moi-même l'union désirée, certain que je réussirais. Malgré la certitude que je possédais aussi, je préfèrai cependant m'abstenir de jouer un rôle trop direct. J'étais militaire avant tout, j'avais un chef plein de tact et de clairvoyance que j'aidais de mon mieux et dont le prestige allait grandissant.

Nous étions en correspondance avec les diverses organisations arméniennes d'Égypte. J'avais assez d'amis et de relations sûres parmi elles et je savais qu'individuellement tous les Arméniens étaient d'accord et sentaient l'impérieuse nécessité de l'union pour l'action, en face surtout du mouvement militaire naissant que la France s'offrait de diriger. De l'avis des uns et des autres telle était bien la situation. Je me hasardais un jour : « Mon commandant, « l'union arménienne se fera ici comme ailleurs, elle « se fera sur le nom de la France. Demandez-la en « son nom aux organisations arméniennes et vous « l'obtiendrez. » Le commandant Romieu écrivit, et comme par un miracle pressenti, l'union des partis arméniens était scellée en Égypte quelques jours après. Des comités de recrutement entrèrent en fonction au Caire et à Alexandrie et avec l'addition des nouvelles recrues des colonies arméniennes d'Égypte, nous eûmes alors l'effectif d'un premier bataillon.

Chargé à Port-Saïd de la surveillance morale et politique du recrutement de la Légion, j'eus la grande joie de voir arriver ensuite, après son trans-

fert à Chypre, ces admirables volontaires arméniens d'Amérique que je ne cesserai de louer suffisamment, les vaillants rescapés de la Légion étrangère de France et les prisonniers libérés de Mésopotamie et de Palestine qui tous vinrent graduellement grossir les rangs de la Légion d'Orient, qui après la disjonction de la compagnie syrienne devint la Légion Arménienne.

Celle-ci était désormais une force bien établie et disciplinée dont pouvaient être fiers leurs chefs et les Arméniens. En septembre 1918, au moment de l'attaque décisive sur le front de Syrie, la Légion Arménienne pouvait prêter au général anglais Allenby deux de ses bataillons parfaitement entraînés et qui surent se couvrir de gloire sous les ordres du chef de bataillon Romieu promu, à la satisfaction de tous, lieutenant-colonel.

La tâche d'instruire ces recrues a été certes assez pénible, et il a fallu beaucoup de doigté et de tact de la part de nos officiers et de nos sous-officiers pour dissiper souvent des malentendus inévitables et maintenir intacte la discipline. Je dois ajouter qu'ils furent aidés aussi dans cette voie par les Comités arméniens et par l'élite des volontaires arméniens de la Légion qui dépensèrent tous leurs efforts à transformer la Légion arménienne en un corps bien uni et bien discipliné. Les uns et les autres ont bien mérité de leur patrie respective et leur œuvre comptera dans l'Histoire.

LES GRANDS ARTISANS DE LA LÉGION

Quand l'Amiral Darriens quitta le commandement de l'Escadre de Syrie, il emporta avec lui les regrets de tous ses subordonnés et de tous ceux qui avaient pu apprécier sa lucide intelligence et son excellente politique française dans les milieux orientaux qu'il s'était donné la peine d'étudier minutieusement et où il s'était acquis d'unanimes sympathies. Comprenant très bien toute la valeur de l'édifice moral qui lui était laissé en charge et dont une bonne partie reposait sur l'action de notre sauvetage des Arméniens du Mont Moussa qui restaient nos protégés, le nouvel état-major confia la direction de nos rapports avec les réfugiés arméniens du camp de Port-Saïd au capitaine de frégate Benoist d'Azy, commandant du *Jaureguiberry*, dont j'ai eu l'honneur d'être le modeste collaborateur et à qui revient certainement la paternité de l'œuvre de la Légion d'Orient.

Le commandant Benoist d'Azy, ancien attaché naval à Washington, avait séjourné auparavant longtemps en Orient aussi. Il avait notamment visité tout le territoire de la Haute-Arménie jusqu'aux frontières caucasiennes. Descendant d'une très ancienne et illustre famille nivernaise, gendre du marquis de Vogüé, cousin du baron Denys Cochin, le grand apôtre de la cause française

en Orient, il avait de qui tenir et toute la compétence voulue pour diriger d'une façon prestigieuse et résolue la mission qui lui était confiée et dont j'ai eu l'occasion de parler déjà dans le chapitre précédent. Jouissant parmi les Arméniens du camp des réfugiés d'une grande et respectueuse popularité, il est resté parmi eux le *Grand Commandant*. Pour moi qui ai servi sous ses ordres, c'est un devoir de proclamer qu'il fut avant tout et simplement un grand Français comme il en faudrait beaucoup pour représenter la France à l'extérieur.

Si le commandant Benoist d'Azy a été le père de la Légion d'Orient, le colonel Romieu en a été l'organisateur et, une fois celle-ci définitivement constituée, le chef intelligent et affectionné. Toujours alerte, très éloquent, passionné pour son œuvre sacrée, il a su, malgré tous les nuages du début, l'orienter vers le plus entier succès. Je me rappelle qu'aux premiers temps du recrutement, ce patriote et ce fin lettré arménien qu'était Son Excellence Yacoub Artin Pacha, ancien ministre de l'Instruction Publique en Egypte, lui avait prédit, dans une entrevue, qu'il deviendrait un jour le Connétable de la Cilicie comme à l'époque moyenâgeuse où seigneurs francs et arméniens dirigeaient en commun les destinées du royaume arménien de Cilicie.

Cette prédiction s'est réalisée et après avoir conduit ses troupes à la victoire, le colonel Romieu administre aujourd'hui avec elles les verdoyantes plaines de la Cilicie, libérées du joug turc et prêtes au renouveau.

IX

LA BATAILLE D'ARARA

Il y avait longtemps que la Légion Arménienne voulait donner des preuves de sa valeur combative et militaire. Son grand chef, le colonel Romieu, ne manquait pas une occasion de demander qu'elle monte au feu. Cela a été enfin décidé. La Légion Arménienne a eu l'honneur de prendre part à la grande attaque de Palestine sous les ordres du généralissime anglais Allenby. Elle s'est couverte de gloire.

Les bataillons arméniens avaient pour mission de défendre la position d'Arara. Ils avaient en face d'eux de sérieuses forces turco-boches dont ils ont brisé l'assaut et enfoncé les lignes, en ne laissant sur le terrain qu'une centaine de morts et de blessés. La voie est libre maintenant et les Arméniens de la Légion, avec les autres contingents français et les troupes anglaises, avancent rapidement dans l'intérieur de la Palestine et de la Syrie. Les voilà à Beyrouth, en pays syrien. Des lettres me parviennent, enthousiastes et résolues. « Nous approchons des territoires arméniens..... Enfin on a constaté que nous n'étions pas des lièvres..... Vive la France et vive l'Arménie!.... » C'est le même thème, les mêmes phrases, la même unanimité de sentiments dans toutes ces lettres.

Une grande cérémonie a eu lieu à l'emplacement

où ont été inhumés tous les légionnaires tués au cours de l'action. L'aumônier arménien officiait; le Colonel et le capitaine Azan, si aimé de tous les légionnaires, ont prononcé des discours émouvants sur les tombes fraîchement creusées. La nouvelle s'est répandue aussi dans les colonies arméniennes de l'Égypte; un service funèbre sera célébré à la fois au Caire et à Alexandrie.

Le général Allenby dans son ordre du jour célébrant la victoire, n'oublie pas les contingents arméno-français dont il loue l'action courageuse dans des termes très flatteurs. Le Ministre de France au Caire, M. Lefèvre-Pontalis, adresse aussi des félicitations publiques aux bataillons de la Légion Arménienne qui ont admirablement fait leur devoir avec les autres contingents français et la compagnie syrienne.

Voilà donc encore une légende de détruite, celle qui tendait à représenter ces braves garçons de la Légion comme des embusqués qui ne voulaient pas voir le feu. J'étais sûr de tous, aussi bien des chefs que des soldats. Il n'est même plus nécessaire de les défendre maintenant contre certains détracteurs de profession. Tout le monde s'incline devant leur bravoure que je connaissais par une longue expérience. La Légion Arménienne a fait ses preuves, elle s'est battue aussi héroïquement sur le sol syrien que sur son propre sol national, non seulement parce qu'elle avait en face d'elle le même ennemi, mais parce que, commandée par des chefs français, elle avait conscience que, sous son uniforme, elle défendait aussi en Orient le prestige de la France tant aimée.

Octobre 1918.

LE 14 JUILLET DANS L'ILE DE CASTELORIZO

Et d'abord connaissez-vous l'île de Castelorizo? Savez-vous que c'est une de nos glorieuses occupations du temps de guerre, qu'historiquement elle fut comme une pauvre cousine de l'île de Rhodes dont elle n'est distante que de soixante mille et que présentement elle est notre bastion le plus redoutable et le plus proche des côtes de Turquie, puisque quinze cents mètres nous en séparent à peine. Messieurs les Turcs nous arrosaient sans cesse avec des obus de petits et moyens calibres, jusqu'au jour où l'installation d'une batterie de 120 a fini par les dominer et les rendre moins entreprenants. Cette île grecque est défendue à la fois par une compagnie de marins et une compagnie d'Arméniens de la Légion. L'accord est entre eux parfait. La plupart des légionnaires parlent suffisamment le français maintenant pour se faire comprendre des marins, et aujourd'hui 14 juillet ils se sont groupés pour célébrer ensemble la fête nationale. Le gouverneur, les officiers, le maire et les notabilités grecques de l'île sont officiellement invités. Une estrade décorée d'écussons et de drapeaux tricolores a été dressée sur la grande place de l'église transformée en théâtre en plein air. Avant l'ouverture du rideau, toutes les places sont déjà occupées. Un quartier maître qui a affronté autrefois les planches du café nous débite du

répertoire Chevalier et Dranem, avec les gestes et les attitudes de circonstance, qui font rire jusqu'aux braves papazs (curés) grecs, qui très heureusement n'y comprennent goutte. Un chœur s'élève ensuite; c'est le « Chant du Départ », le plus beau chant patriotique français, qu'entonnent magistralement nos matelots. Si loin de la France, dans cette île où l'on croit n'être souvent que des ensevelis, cela vous secoue et vous réveille. Comment ne pas se remémorer ce passé qui fut, ce fol enthousiasme du début, ces journées inoubliables de la mobilisation... Mais voilà, après la note française, la note arménienne. Au chœur français, qui a remué en nous tout le sang de nos veines, succède un chœur de légionnaires arméniens, triste et langoureux, un miserere grave qui monte comme une supplique ardente et désespérée. C'est la voix de la souffrance infinie du peuple arménien, la même voix qui, née au pied des autels, alourdie d'encens, s'éleva séculairement dans les catacombes de la foi, pour faire appel à la justice de Dieu et des hommes. Ils chantent la gloire du passé, les malheurs du présent. Le thème ne varie pas, mais un caporal alerte, aux yeux noirs et expressifs, s'avance sur la scène, et d'une voix mâle aux accents vengeurs, déclame des vers sur l'Espérance, flambeau de sa race, doux rayon de soleil, sur une mer de glace :

C'est vers toi, c'est vers toi, déesse secourable
Que tristes, suppliants, en ces jours de malheur
Nous étendons nos bras meurtris par l'oppresseur,
Comme des matelots, perdus dans la tempête,
Mais quand même confiants après notre défaite.

Les officiers donnent les premiers le signal des applaudissements. Un cri, une conviction sincères émeuvent toujours. Le clou de la représentation sera cependant cette série de danses populaires arméniennes chantées, qu'accompagne un mélodieux

hautbois : « Elle vient, ma petite capricieuse, des vertes collines, avec ses chausses rouges » et les talons des danseurs claquent la cadence, leurs mains agitent le mouchoir. Cela aurait un succès considérable à Paris, c'est véritablement de l'art pur et de l'art original. Pour le moment, cela se passe à Castelorizo et sous la portée des canons de l'ennemi.....

C'est fini, la « Marseillaise » termine le programme, et les voix françaises et arméniennes s'unissent cette fois pour entonner le même chant, avec la même ardeur et le même cœur.

Castelorizo, 14 juillet 1918.

AUX SOLDATS DE LA LÉGION

**Après la proclamation
de l'indépendance arménienne**

Le sang coulait et il était dit que dans le sang seulement renaîtrait l'Arménie. Des cadavres, des ossements gisent sur le territoire arménien. Sur eux ne planent plus des vautours mais un aigle aux larges ailes déployées, l'aigle de la liberté ; ses ailes sont dorées, le soleil inonde son plumage. Un hosannah monte lentement vers le ciel. Ecoutez la grande voix des aïeux, écoutez la voix sourde des morts, écoutez l'écho des vivants. L'Arménie vit, l'Arménie vivra. Vive l'Arménie !

Ma pensée va vers vous tous d'abord, mes amis soldats, vrais fils de l'idéal et du sacrifice, artisans modestes de la victoire. C'est grâce à vous, volontaires d'Antranik, de Nazarbekoff et de Bagration, à votre effort militaire et national surtout, que l'Arménien peut aujourd'hui relever fièrement la tête. C'est à vous, mes plus proches amis de la Légion Arménienne, que la terre des Roupéniens et des Lusignans doit de redevenir arménienne. Les grands alliés de l'Arménie se sont inclinés devant votre cohésion et votre patriotisme. Je suis fier d'avoir, pour ma part, modestement collaboré à la pose des premières pierres de votre Légion. Mon rêve était beau et mon

rêve s'est réalisé. Sous le drapeau de la France, vous vous êtes tout naturellement groupés et vous m'avez ainsi mieux appris à connaître la nation de mes aïeux. Non, n'ayez crainte, les râles turcophiles du vieux littérateur Loti n'ont plus de prise en France ou ailleurs. Le Turc cette fois-ci est bien knock-out. Vos efforts, vos souffrances, que je sais avoir été infinies, n'auront pas été vains. Je crois maintenant à la justice immanente et vous devez y croire aussi.

Braves paysans du Djebel Moussa, qui m'avez vu à vos côtés, aux heures du danger et de votre sauvetage, vous qui avez été le noyau de la Légion, Arméniens d'Égypte dont j'eus l'honneur d'amener d'Alexandrie le premier contingent, prisonniers libérés de Mésopotamie ou de Palestine, qui sûtes vous retremper dans l'atmosphère reconfortante de la Légion, volontaires magnifiques d'Amérique, aux masques polis et martiaux, qui après avoir quitté foyers et situations sûtes insuffler votre énergie et votre ardeur d'outre-mer et presque enlever à la Légion sa note orientale, Arméniens de France et de la Légion étrangère, miraculeusement échappés au front plus pénible de l'Artois ou de Verdun, fils de paysans, ouvriers, prêtres, étudiants et intellectuels qui avez eu le courage de répondre immédiatement à l'appel de la France, vous avez compris qu'aux heures du danger il n'y avait d'autre parti que celui de la nation, d'autre devoir que celui de l'obéissance absolu à vos chefs. C'est pour cela que vous avez vaincu, mes chers amis, et que vous avez aujourd'hui le grand honneur de fouler les premiers le libre sol de vos aïeux.

Je demande à la nation française et à la nation arménienne de ne pas vous oublier demain. Je suis sûr que mon appel sera entendu. Après avoir ouvert les voies et les sentiers, il va falloir réparer et construire. Restez toujours soldats unis et disciplinés.

La France et l'Arménie ont encore besoin de vous et de votre « discipline », car celle-ci n'est pas que la force principale des armées comme vous l'enseigne la théorie, elle est aussi la force principale des nations.

Et maintenant, que résonnent les clairons, du Taurus à l'Ararat!

Le Caire, novembre 1918.

RÉPONSE A LOTI

Non! Vous n'avez pas connu les Arméniens, Pierre Loti, et vous croyez connaître les Turcs. Vous n'avez vu de la Turquie que sa façade enjolivée d'arabesques, qui n'est l'œuvre du reste que de chrétiens ou d'arabes. Sur les rives parfumées du Bosphore, la tête ornée d'un turban vert, vous n'avez entendu que le bruit des caïques légers, les « charkis » d'aèdes souvent chrétiens aussi, le glou-glou des narguilehs fumants. Systématiquement, vous n'avez pas voulu voir les horreurs qui se passaient derrière la façade, les monceaux de cadavres défigurés, les rivières de l'Asie-Mineure toutes teintées de sang, le martyr effroyable du vieux peuple d'Arménie et ses sublimes révoltes.

Dans le regard des femmes arméniennes vous n'avez vu que du velours, alors qu'il y avait aussi des larmes et du sang. Suprême aumône d'un académicien parvenu et puissant, vous concédez à la nation arménienne ensanglantée... la beauté physique. Ses souffrances sans bornes, ses innombrables et innocentes victimes, son passé, son présent glorieux, tout cela ne compte pas et ne vous intéresse pas. Cette attitude n'est ni humaine, ni généreuse; elle est votre droit cependant. Mais quand, après le crime dénoncé par des centaines de rapports irréfutables qu'il vous convient d'ignorer, vous êtes venu

à nouveau insulter et provoquer impunément les héroïques victimes de vos amis les Turcs, vous avez fait là une œuvre néfaste qui a porté un coup direct contre l'influence française en Orient, contre l'idée française si chère aux cœurs arméniens. Après la trahison turque, après la guerre franco-turque — car, vous ne devez pas ignorer que les balles turques n'ont pas fauché que des existences arméniennes, mais aussi des milliers de vies françaises tout comme les balles boches dont rien ne les distinguait — vos rôles turcophiles sont inqualifiables de légèreté et d'audace. A cette heure si critique et si sensible, où la victoire de la France et de ses alliés donne tant à espérer aux peuples esclaves d'hier, le seul résultat de votre prose a été non seulement de causer une légitime émotion dans les milieux arméniens, de nuire peut-être aux sentiments d'unanime sympathie que nous y possédions, mais aussi de compromettre quelque peu l'œuvre édifiée graduellement, intelligemment et péniblement par tant d'officiers français au cours de cette guerre. Ceux-ci ne se berçant pas d'illusions ont pu juger où résidaient en Orient les véritables intérêts français, ils ont pu impartialement apprécier toute la sincérité des sentiments arméniens à l'égard de la France et toute l'ampleur de l'effort arménien au côté des alliés.

A chaque appel de la France, les Arméniens ont répondu présent et que ce soit sur la terre de France, où dans les rangs de la Légion étrangère plusieurs centaines d'entre eux ont volontairement sacrifié leur existence pour elle, ou là-bas, dans cet Orient que vous connaissez si peu et où ils ont formé dans la Légion d'Orient plusieurs bataillons de volontaires sous le commandement de nos officiers, ils ont confondu leur cause avec celle de la France, leur sang avec celui des Français, sachant se faire tuer non pas comme des « lapins », Loti, mais comme

des lions. Ceci, c'est un fait et il ne vous est pas permis de l'ignorer.

La cause arménienne n'a plus besoin d'avocats. Elle est aujourd'hui plaidée et jugée. Elle a pour elle toute la France qui raisonne, analyse et apprécie impartialement, elle a pour elle toute la civilisation révoltée. La cause de vos pauvres amis les Turcs, toute auréolée de sang, ne repose plus qu'entre vos mains académiciennes. Vous restez, dans le monde des alliés, son seul et dernier champion aveugle mais fidèle. C'est original évidemment, mais vous perdez votre temps et votre cause est perdue. Si demain vous remontez au minaret pour faire entendre vos basses vocalises, en fait d'écho vous entendrez de loin le carillon des coniques clochers de l'Arménie enfin libérée du plus odieux des jougs et régénérée sous l'égide de la France. Il y aura, dans cette riante contrée, assez de coins pittoresques et de poésie sublime et vivante pour y attirer d'autres Académiciens que vous. Vous, vous resterez sur votre minaret et de là vous verrez s'épanouir l'œuvre de la civilisation arméno-latine qui depuis le moyen-âge restait enfouie sous les décombres amassés par vos bons amis les Turcs, qui de leur passage en Orient n'auront laissé que des souvenirs de ruines et de deuils.

Cette œuvre de civilisation, Loti, montera bien plus haut que votre minaret, et c'est ce qui importe le plus pour l'avenir de l'humanité.

Janvier 1919.

TABLE

PRÉFACE	5
I. LE SAUVETAGE DES ARMÉNIENS DU MONT MOUSSA PAR L'ESCADRE FRANÇAISE	7
II. L'OPÉRATION DU SAUVETAGE	12
III. UNE MISSION SACRÉE : L'ÉVACUATION DES COMBATTANTS	16
IV. ÉPISODES DU SAUVETAGE : L'ENFANT ARMÉNIEN — L'AÏEULE — L'IMMERSION	19
V. EN LONGEANT LES CÔTES TURQUES	23
VI. DANS L'ÎLE MYSTÉRIEUSE	25
VII. COMMENT EST NÉE LA LÉGION ARMÉNIENNE	30
VIII. LES GRANDS ARTISANS DE LA LÉGION	34
IX. LA BATAILLE D'ARARA	36
X. LE 14 JUILLET DANS L'ÎLE DE CASTELORIZO	38
XI. AUX SOLDATS DE LA LÉGION, APRÈS LA PROCLAMATION DE L'INDÉPENDANCE ARMÉNIENNE	41
XII. RÉPONSE A LOTI	44



